

Andrea Gentile

# Je voulais naître vent



M+

### *Le livre*

1992. Elle s'appelle Rita Atria. Elle a dix-sept ans.

Elle vient de quitter son village de Sicile pour s'installer à Rome sous une fausse identité.

Elle a grandi dans l'antre d'un monstre invisible : la Mafia. Son père, don Vito, en était un parrain respecté, et son frère suivait la même voie. Mais la guerre des clans a rendu les choses invivables.

Et Rita a décidé de parler au juge Paolo Borsellino. De rompre la loi du silence. Et de raconter tout ce qu'elle a vu et entendu.

C'est une question de vie ou de mort.

Un roman inspiré de l'histoire vraie de Rita Atria qui a défié la Mafia au côté de Paolo Borsellino.

### *L'auteur*

Né en 1985, Andrea Gentile est romancier et éditeur. *Je voulais naître vent* est son premier roman pour la jeunesse.

**Andrea Gentile**

# Je voulais naître vent

Traduit de l'italien par Marc Lesage

*L'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Tu vois, il arrive que les hommes développent des racines,  
et puis un tronc, des branches, des feuilles...  
Quand le vent souffle, tes branches peuvent se casser,  
tes feuilles se font arracher. Alors tu décides  
de ne pas prendre de risques, de ne pas défier le vent.  
Tu t'élagues, tu deviens un gentil petit arbuste, quelques branches,  
quelques feuilles, le strict minimum, pas plus...  
Ou alors, tu t'en fous. Tu pousses, dans tous les sens. Tu vis.*

Mauro Rostagno,  
sociologue, activiste et journaliste,  
tué par la mafia en septembre 1988

## NOTE DE L'AUTEUR

Même s'il est le fruit de mon imagination, ce roman est librement inspiré de faits réels. Les moments importants de l'histoire ont donc été respectés. Mais c'est sur la façon dont ils se sont déroulés qu'a porté mon travail de romancier. À titre d'exemple, Paolo Borsellino était un point de repère pour Rita Atria, oui, mais leurs dialogues sont inventés. Rita et Gabriele étaient fiancés, oui, mais leurs tête-à-tête sont tout à fait fictifs.

Même chose pour les conversations entre Paolo Borsellino et Rita, qui se passent dans un lieu neutre et imaginaire.

Le texte comporte des extraits de journaux intimes de Rita Atria, dans une police distincte. Ils sont tirés de deux essais qui racontent son histoire – et qui ont constitué une base de travail et une source d'inspiration fondamentales : *Una ragazza contro la mafia* de Sandra Rizza (La Luna, 1993) et *Rita Atria* de Petra Reski (Nuovi Mondi, 2011). Ils n'ont pas été traduits en français.

Il existe une biographie intéressante de Paolo Borsellino, par Umberto Lucentini (*Paolo Borsellino*, San Paolo, 2003, inédit en français).

Dans *Je voulais n'être vent*, la mafia est souvent appelée «le Monstre». L'idée vient de Luigi Garlando, auteur du beau livre *Per questo mi chiamo Giovanni* (Rizzoli, 2012, inédit en français). Dans le livre que vous vous apprêtez à lire, j'utilise largement ce mot pour deux raisons: 1) cette appellation est très évocatrice, et la moindre tentative pour trouver une formule alternative aurait été assez maladroite; 2) ces deux livres, écrits à des périodes différentes, partent d'un même projet: raconter aux jeunes la réalité de la mafia, afin que l'avenir de l'Italie soit meilleur.

Une dernière chose, à propos de Rita Atria. J'ai raconté sa vie en lui prêtant, souvent, des mots qui sont les miens. J'ai essayé de le faire avec respect. Une chose est sûre: je l'ai fait avec passion. J'espère également l'avoir fait avec dignité.

A.G., mars 2012

## JE VOULAIS NAÎTRE FLEUR

Ce n'est pas vrai que je n'aime pas ce monde.

Je l'aime, ce monde.

Je l'aime, même si Partanna n'est pas comme Palerme. À Palerme, il y a les parcs, les jardins publics de la Villa Trabia et de la Villa Giulia. À Partanna, rien que du béton et des baraques en tôle.

Je l'aime, même si sur le corso Vittorio Emanuele on entend parfois des coups de feu.

Je l'aime, même si je déteste l'odeur de basse-cour qui envahit l'appartement le dimanche matin. Je déteste cette soupe qui sent le poulailler et que j'avale en fermant les yeux. On a intérêt à finir son assiette, chez les Atria.

Je l'aime, même si maman pense qu'il ne faut jamais s'amuser, jamais s'asseoir par terre, jamais marcher pieds nus, jamais courir avec les autres enfants, jamais perdre du temps à faire joujou. Il faut mettre les vêtements qu'elle achète et ne pas bouger, comme une jolie petite statue.

Sauf que moi, je ne suis pas une jolie petite statue.

Ce monde, je l'aime parce que papa est très gentil avec moi. Il sourit en me voyant. Et puis il me fait des tas de cadeaux.

Un jour, il est rentré à la maison et m'a crié :

– *Picciridda!* Gamine, regarde un peu!

Il a ouvert un grand sac et m'a tendu un paquet rectangulaire. Je l'ai déballé : c'était un pianola électrique aux touches jaunes et rouges. Le reste était tout rose. Maman s'est mise à rouspéter :

– Mais ce machin coûte une fortune, *santo Vito!*

Santo Vito, saint Vito, est le protecteur de Partanna ; Vito, c'est aussi le prénom de papa. Quand maman dit ça, je ne sais jamais à qui elle parle. Peut-être qu'elle voit mon père comme un saint, ou peut-être que non.

J'aime ce monde, parce qu'il est rempli de couleurs. Peut-être que j'aime les couleurs parce que je suis née début septembre, et que début septembre les couleurs ressemblent à celles d'un fruit mûr. En septembre, l'été est comme une bulle de savon, pleine de nuances. Et puis ça éclate, et l'automne arrive.

J'aime aussi les couleurs du pianola. Même si maman l'a rangé dans un placard et qu'elle m'interdit d'en jouer. Elle dit que si je m'en sers, je vais le casser. Et si je le casse, ce sera de l'argent fichu en l'air.

Ce monde, je l'aime parce qu'il y a papa, mais il y a aussi Nicola. Mon frère. Il est plus grand que moi, et plus grand aussi que notre sœur Annamaria. Il est beau comme un dieu.

Ce monde, je l'aime parce que papa et Nicola ne sont pas comme les autres : ce ne sont pas des minables. Et ils se font respecter.

À Partanna, tout le monde respecte papa. C'est un homme d'honneur. Tout le monde le remercie, le salue, l'appelle *vossia*,

c'est encore mieux que « monsieur ». On dit que Nicola est sur la bonne voie, qu'il deviendra comme lui.

Ce monde, je l'aime parce que je déteste les dalles en marbre du couloir, mais j'aime le canapé à fleurs du salon. C'est papa qui l'a choisi. J'aime les fleurs. Je voudrais être une fleur de ce canapé.

Je voulais naître fleur.

Sortir toute fragile de la terre, grandir et devenir un bouton, avant de m'ouvrir au soleil.

Regarder les *carusi*, les garçons, sourire en me voyant, me cueillir et m'offrir en cadeau à leurs *zite*, leurs petites amies. Voir les enfants courir devant leurs papas, les entendre crier : « Tu ne m'attraperas pas ! », et puis regarder les papas avancer à pas lents en faisant semblant d'aller vite, parce que les papas, ça marche comme les géants, c'est bien connu.

Faire que tous les gens se retournent et les entendre dire : « Le printemps est arrivé, ça fait plaisir ! » Rester là, dans l'herbe, bien tranquillement. Avoir des pétales et les porter comme une fille qui met du rouge à lèvres et du fond de teint pour faire sa coquette.

Être un coquelicot, grand, très grand. Ou bien une marguerite, toute délicate. Ou bien un myosotis, avec sa corolle turquoise.

Je voudrais être une fleur, parce que les amoureux me tiendraient pour donner la sérénade.

À l'école, il nous arrive de chanter des chansons. Comme *Ciuri Ciuri*, toute guillerette. Ou ma préférée : *Stranizza d'amuri*.

*À mesure que passent les jours,  
Il y a cette fièvre qui me perce les os.*

*Même si, au dehors, c'est la guerre,  
Moi j'ai ce drôle d'amour. L'amour...*

Une histoire d'amour, avec la guerre au dehors. Une *stranizza d'amuri*. Un drôle d'amour.

## LE MONSTRE

La première fois que Rita s'est retrouvée face à Paolo, c'était un après-midi en 1991. Son bureau était comme tous les bureaux des adultes. Des murs blancs, une table en noyer, et en arrière-plan, le drapeau italien.

L'homme assis devant elle avait l'air d'un dur à cuire. Quelqu'un avec qui on évite de plaisanter. Un de ces types en costume-cravate. Il avait cette grosse moustache, qui faisait presque peur. Mais maintenant, il souriait.

– Bonjour, Rita. Ravi de faire enfin ta connaissance.

Elle a hésité, comme si elle attendait d'avoir assez de courage pour surmonter sa timidité.

– Bonjour.

– Alors comme ça, tu as rencontré le Monstre, toi aussi.

Rita a pris un instant pour réfléchir, ça l'avait déstabilisée. Elle a laissé son regard errer, pour finalement s'apercevoir que le plafond était vraiment très haut.

– Oui. J'ai l'air d'une gamine, d'une *picciridda*, mais j'en ai vu, des choses, moi. Et «le Monstre», comme vous l'appelez, je le connais depuis que je suis petite. Seulement, je ne savais pas que c'était... un monstre, justement.

– C’est tout à fait normal, Rita. Enfin, normal... non. Mais ça arrive, parfois. Si tu veux, tu peux me tutoyer.

– Mais qu’est-ce que vous... pardon, qu’est-ce que tu en sais, toi? Toi aussi, tu as rencontré le Monstre quand tu étais tout petit?

– Pas aussi souvent que toi. Mais d’une certaine façon, oui. C’est arrivé une fois où je jouais au foot avec mes amis sur la piazza Kalsa. J’habitais là.

– Ah, à Palerme, alors. Mon père m’en parlait de temps en temps.

– Oui. On jouait avec un tas de bouts de chiffon en guise de ballon. Dans les années 1940, on était très pauvres. Dans mon groupe d’amis, il y avait aussi Giovanni. Tu ne le connais pas. Il a fini par faire le même métier que moi.

– C’est-à-dire?

– Procureur de la République.

– Et c’est quoi, comme travail?

– Je suis magistrat, je pense à l’intérêt de tout le monde et aussi à celui de l’État. Je protège les autres.

– Pourquoi tu dois faire ça?

– Eh bien, c’est mon travail, Rita.

– Ah, donc si tu fais ça, c’est seulement pour vivre. Parce que tu touches de l’argent.

– Oui, je touche de l’argent, mais c’est un travail que j’aime. Ça arrive de faire un travail qu’on aime.

– Et pourquoi tu l’aimes?

– Parce que c’est beau d’essayer de changer les choses.

– Oui, mais ce n’est pas facile.

– Non, ce n’est pas facile, mais il faut essayer. C’est ce que

tu as fait, d'ailleurs. Et puis tu sais bien, le Monstre n'est pas évident à repérer. Pendant qu'on jouait au foot, par exemple, le Monstre était autour de nous, sauf qu'on ne le voyait pas. Il travaillait dur, dans les rues de Palerme. Il était discret, très discret, et presque personne ne s'apercevait de sa présence.

– Et le premier qui s'en est aperçu, c'était qui ?

– L'un des premiers était un monsieur qui s'appelait Emanuele Notarbartolo, le maire de Palerme. Avant de devenir maire, il avait travaillé à la Banque de Sicile. Le Monstre l'avait flairé là-bas, pour commencer, et puis il l'avait étudié. Un jour, il était dans un train. Le train était en retard et ça le rendait nerveux. Il était pressé d'arriver. C'est là que le Monstre a cessé d'être invisible. Il l'a tué de vingt-sept coups de poignard. C'était le 1<sup>er</sup> février 1893.

– Donc, tôt ou tard, le Monstre cesse d'être invisible ?

– Pas toujours, Rita. Le Monstre est toujours là, même s'il n'a pas l'air agressif. Il peut même se cacher derrière chacun de nos gestes.

– Comment ça ?

– C'est nous qui lui permettons de grandir quand nous avons peur de lui ou quand nous allons jusqu'à le traiter avec respect. Quand j'étais enfant, il y avait un homme dans mon village, un de ceux qui portent toujours une *coppola*, cette casquette typiquement sicilienne. Les gens faisaient tous la queue pour lui baiser la main. Ils répétaient : « *Voscenza binirica, voscenza binirica, voscenza binirica.* » Tu sais ce que ça veut dire ?

– Quelque chose comme... « Mes respects » ?

– C'est ça : « Tous mes respects, cher monsieur. » Tout le monde lui baisait la main, sauf mon grand-père. Lui, non. Alors

l'homme à la casquette l'a appelé et lui a dit: «Hé, vous allez où comme ça?» Il a répondu qu'il n'avait pas envie de lui baiser la main. Alors l'autre lui a donné une gifle. Mon grand-père Totò est tombé par terre. Mais il n'a pas eu à obéir.

– Comment tu arrives à te souvenir de cette histoire? Tu étais tout petit, pourtant!

– J'étais un enfant curieux. Toi aussi, tu étais une enfant curieuse, pas vrai?

– Oui, mais il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas.

– Est-ce qu'on t'a déjà raconté l'histoire des trois chevaliers Osso, Mastrosso et Carcagnosso?

– Non, je ne la connais pas.

– Dans ce cas, je vais te la raconter.

– Les histoires, c'est pour les petits.

– Ce n'est pas vrai, Rita. C'est pour tout le monde, pour toutes les personnes qui ont envie de savoir.

– On ne peut pas parler de ce qui est vraiment arrivé?

– Je suis sûr que c'est une histoire qui va te plaire. On parie? Si je gagne, c'est toi qui devras m'en raconter une.

– D'accord. Et si c'est moi qui gagne?

– Si c'est toi qui gagnes... tu auras le droit de faire un vœu. Mais réfléchis bien, parce qu'un vœu, ce n'est pas n'importe quoi.

– D'accord. Bon, allez, écoutons l'histoire de ces trois bons-hommes.

– Nous sommes en Espagne, il y a six cents ans. Trois chevaliers, trois frères, font quelque chose de grave. Très grave. Ils tuent un homme qui avait fait quelque chose de grave, lui aussi.

Il avait violé leur sœur. Nos trois chevaliers prennent la fuite et se réfugient sur l'île de Favignana, pas loin de chez toi.

– Ah oui, en Sicile? Et pourquoi?

– Comme ils étaient arrivés par la mer, ils se sont arrêtés là. Et puis à l'époque, la Sicile était aux mains des Espagnols.

– Et qu'est-ce qui leur est arrivé après?

– Ils se sont cachés sous terre pendant vingt-neuf ans, comme trois taupes. Favignana est un endroit parfait pour ça, c'est rempli de grottes. Les trois frères ne se quittaient jamais. Osso était le plus paresseux, il passait son temps à bâiller et à répéter qu'il ne voulait pas bouger de là. Mastrosso était du genre taiseux, avec des idées plein la tête, des tas de projets et de secrets aussi, mais il ne disait jamais rien à personne. Carcagnosso buvait des litres de café. Ils ont profité de ces années pour étudier d'arrache-pied et même pour rédiger des règles. Des espèces de tables de la loi.

– Des lois pour quoi?

– Pour créer une sorte de monstre. Un monstre espagnol, avec un nom plutôt facile à mémoriser: *Garduña*.

– Pourquoi est-ce qu'il est facile à mémoriser?

– Eh bien pense à une gardienne. C'est presque le même mot, à quelques lettres près.

– Ah, alors c'est une gardienne, cette *Garduña*?

– En quelque sorte, oui. Et d'après la légende, ce monstre espagnol a donné naissance à d'autres monstres. Italiens, ceux-là.

– Et ensuite, il s'est passé quoi?

– Il s'est passé qu'Osso, Mastrosso et Carcagnosso ont inventé des règles pour l'avenir. Et au bout de ces vingt-neuf ans, ils ont compris que plus personne ne se souviendrait du

crime qu'ils avaient commis. C'est à ce moment-là qu'ils ont décidé de mettre leur plan à exécution. Ils sont sortis de leur repaire et ils se sont séparés. Comme Osso n'avait aucune envie de bouger, il est resté en Sicile. C'est là qu'est né le premier monstre, *Cosa Nostra*. Mastrosso a dit qu'il aimerait créer une organisation qui resterait secrète pendant des siècles. Il est parti pour la Calabre et a donné naissance au deuxième monstre, '*Ndrangheta*. Quant à Carcagnosso, il s'est mis à chanter une petite chanson : « Ah, que c'est bon, le café, / Même en prison, il est extra. » Et puis il a dit : « Moi, je vais à Naples. » C'est là qu'est né le troisième monstre, *Camorra*. Voilà l'histoire d'Osso, Mastrosso et Carcagnosso, Rita.

– Donc, tout est parti de ces trois types.

– Oh, ce n'est qu'une légende. Il n'empêche : c'est vrai que le Monstre vient de loin, qu'il est invisible et qu'il peut même avoir trois têtes.

– Un monstre à trois têtes... C'est bon, tu as gagné ton pari. Tu veux que je te raconte quoi ?

– Raconte-moi quand tu étais petite.

– D'accord. Bon, voyons de quoi je me souviens.

– Oui, voyons...

– Je me souviens...

## REMERCIEMENTS

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans Marta Mazza, éditrice chez Mondadori. Pour son professionnalisme et pour sa passion: merci.

Maria Bastanzetti, Teresa Ciancio, Francesca Mazzurana, Anna Iacaccia et Nancy Sonsino de Mondadori ont suivi ce livre dans ses différentes étapes: rédaction, maquettage et travail graphique, présentation à l'équipe commerciale.

Piera Aiello a accueilli positivement l'idée de ce livre. Elle m'a inspiré et fourni de nombreuses informations.

La Casa Memoria Felicia e Peppino Impastato a accepté, avec enthousiasme, la reproduction du poème *Lunga è la notte* (*La nuit est longue* dans la traduction française).

Giuseppe Genna, Mariavittoria Puccetti, Simone Rizzo, Maddalena Rostagno et Giovanna Taffetani m'ont apporté de précieux conseils au début de ce projet.

Massimo Vinci m'a soutenu pas à pas, en m'offrant, avec sa générosité coutumière, ses encouragements, ses idées et son soutien psychologique.

Lorenzo Di Giovanni m'a hébergé chez lui durant la phase d'écriture la plus intense, tout en m'écoutant et en m'apportant ses conseils.

Serena Casini m'a tenu compagnie à certains moments de la rédaction du livre.

Alcide Pierantozzi m'a proposé de lire le roman au terme de son écriture.

Claudia Gargano a lu l'ensemble de ce texte, en l'améliorant et en me faisant des suggestions pour le rendre plus vraisemblable. Elle m'a aussi soutenu stoïquement et sans relâche durant les différentes étapes de ce travail.

Ma mère, Mariella Di Sanza, m'a soutenu et encouragé. Elle a également pris soin de moi durant mes journées d'écriture à Isernia.

*Poème « Risarcimento » de Gesualdo Bufalino, extrait du recueil L'amaro miele,*  
© 1982, 1989, Giulio Einaudi Editore S.p.A., Torino

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

© 2012 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano

© 2015 Mondadori Libri S.p.A., Milano

*Titre de l'édition originale : «Volevo nascere vento»*

*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : octobre 2019*

ISBN 978-2-211-30601-0